

# Comme un volcan

**Roman** - Un monument burlesque du Cubain Reinaldo Arenas, qui s'est suicidé il y a six ans.

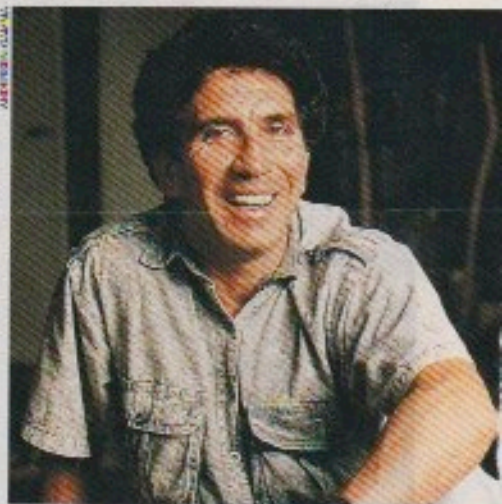
PAR CLAUDE ARNAUD

**E**n 1980, un athlète au profil de pâtre se glisse parmi les milliers de Cubains fuyant le port de Mariel. Porté par le flot des dissidents, des taulards et des « déviants », Reinaldo Arenas laisse derrière lui de nombreux manuscrits dans les mains de la Sécurité d'Etat ; mais ce *gusano* les réécrira tous aux Etats-Unis, avec cette frénésie qui explose dans ce monument burlesque qu'est « La couleur de l'été ».

L'été 1999. Fidel Castro s'apprête à fêter avec éclat le cinquantième anniversaire supposé de son règne. La reine des Pays-Bas, l'inventeur du sida et la momie de Ceausescu, que Vanessa Redgrave pousse avec zèle, sont attendus à La Havane avec des milliers d'invités ; mais l'île est plus préoccupée de survivre, de manger et de jouir - l'unique plaisir ne souffrant d'aucune pénurie. Menés par les « folles » de la plage Patrice-Lumumba, les sujets du dictateur s'adonnent à un carnaval lubrique évoquant les délires de Bosch. Mais les plus audacieux se mettent déjà à ronger le socle sur lequel repose l'île, avec l'aide des requins que nourrit le régime. Et tandis que les rois du pétrole et les impératrices de Corée accourent vers le palais, Cuba commence à dériver...

Dans ce tourbillon, plus de trois cents personnages surgissent, se dédoublent ou ressuscitent par-delà les siècles. Ce sont José Martí, Lezama Lima et autres génies cubains dont Arenas s'approprie avec superbe la mémoire. C'est l'antique Alicia Alonso, redoutable ballerine qui ne danse plus que si un moustique la pique. Ce sont les *locas perdidas* d'Holguin, toutes imprégnées du machisme qui les persécute, réduites aux plaisirs que leur infligent des Nègres aussi dotés que les buralistes de Fellini. Obligées de se déguiser en fidel-castratrices ou en narcisses-léninistes, beaucoup rêvent en secret des super-palmes qui leur feront traverser le détroit de Miami ; mais les « honteuses » de l'appareil veillent - des frères Castro à l'insoupçonnable Guevara...

Il y a quelque chose d'irréductiblement homosexuel dans la dérision vipérine d'Arenas. Mais ne voir dans ce roman testamentaire qu'une littérature de ghetto se-



Reinaldo Arenas

rière  
ac  
e chasse  
ère

ix  
ina

de l'Olivier